

tournait pas, on n'eût point puni Galilée pour avoir dit qu'elle tournait. Si les seuls philosophes en eussent réclamé le titre, l'*Encyclopédie* n'eût point eu de persécuteurs. Si cent myrmidons n'aspiraient à la gloire, vous jouiriez en paix de la vôtre, ou du moins vous n'auriez que des rivaux dignes de vous.

Ne soyez donc pas surpris de sentir quelques épines inséparables des fleurs qui couronnent les grands talents. Les injures de vos ennemis sont les acclamations satiriques qui suivent le cortège des triomphateurs; c'est l'empressement du public pour tous vos écrits qui produit les vols dont vous vous plaignez; mais les falsifications n'y sont plus faciles, car le fer ni le plomb ne s'allient pas avec l'or. Permettez-moi de vous le dire, par l'intérêt que je prends à votre repos et à votre instruction : méprisez de vaines clameurs par lesquelles on cherche moins à vous faire du mal qu'à vous détourner de bien faire. Plus on vous critiquera, plus vous devez vous faire admirer. Un bon livre est une terrible réponse à des injures imprimées; et qui vous oserait attribuer des écrits que vous n'aurez point faits, tant que vous n'en ferez que d'inimitables?

Je suis sensible à votre invitation; et si cet hiver me laisse en état d'aller, au printemps, habiter ma patrie, j'y profiterai de vos bontés. Mais j'aimerais mieux boire de l'eau de votre fontaine que du lait de vos vaches; et, quant aux herbes de votre verger, je crains bien de n'y en trouver d'autre que le lotos, qui n'est pas la pâture des bêtes, et le moly, qui empêche les hommes de le devenir.

RULHIÈRE.

LA BATAILLE DE TCHESMÉ.

Le brave Hassan, resté seul commandant de la capitane, reçut ordre d'aller avec deux frégates se montrer à l'escadre ennemie, pour se faire poursuivre et l'attirer dans le canal, où sa destruction paraissait assurée. Il approcha d'assez près pour en compter toutes les voiles, et revint prendre sa position à la tête de la ligne turque, entre les deux vaisseaux chargés particulièrement de suivre et de défendre la capitane....

L'aspect de la grande supériorité et du bel ordre de la flotte ottomane imprima quelque terreur à tous les esprits. On avait jusque-là ignoré le renfort que les Turcs avaient reçu; et quand on aperçut tous leurs vaisseaux sur leurs ancres, rangés en forme de croissant, la droite appuyée en terre ferme, la gauche sur la pointe d'un banc de sable, cette disposition, plus habile qu'on ne s'y était attendu, déconcerta les mesures qu'on avait prises; mais les Russes, après le honteux abandon du Péloponèse, après avoir perdu la faveur des Grecs, sans ports, sans asile, réduits à ne pouvoir rien entreprendre, venaient en désespérés chercher cette flotte, résolus de vaincre ou de périr. Un signal appela tous les commandants à bord du vaisseau amiral. Il fut décidé dans ce conseil que les neuf vaisseaux se partageraient en trois divisions égales....

Le premier vaisseau de l'avant-garde russe mit toutes ses voiles et porta vent en arrière sur la capitane turque, qui était le second vaisseau de cette grande ligne, amarrée sur ses ancres, le long du rivage. Le vaisseau russe, en envoyant sa bordée, reçut lui seul tout

le feu des trois premiers vaisseaux turcs, et trouvant sa position trop désavantageuse, après avoir ainsi engagé l'attaque, il mit ses deux canots devant et s'éloigna. Le vaisseau qui le suivait s'avança avec une plus grande intrépidité : c'était l'amiral russe.... Il donna sa bordée au travers des trois vaisseaux turcs, et, en recevant les leurs, un de ces gros boulets de marbre dont les Turcs font usage dans leurs énormes pièces, emporta son gouvernail. Ce vaisseau, couvert de toutes ses voiles, ne pouvant plus alors manœuvrer et obéir, dérivant sur la capitane, prêt à tomber sur elle, continuait de la foudroyer, et, soit par l'extrême promptitude de son artillerie, soit par la rapidité avec laquelle cette énorme masse était entraînée sur la capitane, il faisait partager à son ennemi tout son péril. Hassan, qu'un ordre rigoureux attachait au rivage, s'efforçait cependant d'éviter le choc du vaisseau qui, en l'écrasant de son artillerie, tombait sur lui à toutes voiles; et le désordre où il avait mis le vaisseau russe lui faisant concevoir l'espoir d'un plus grand avantage, dans le même temps que, par l'adresse de ses mouvements sur ses câbles, il évita le choc dont il était menacé, il longea le vaisseau ennemi, y fit jeter les crampons et parvint à lui donner l'abordage. C'étaient des deux parts les plus beaux vaisseaux des deux flottes, les équipages les plus nombreux, les troupes d'élite. Un combat désespéré s'engagea entre eux. Les Turcs, animés par la bravoure de leur capitaine et par l'espoir d'une si belle prise, s'élançaient dans le vaisseau russe, s'y précipitaient du haut des vergues, y entraient par les sabords. Les Russes jetaient dans le vaisseau ennemi des matières enflammées, des grenades, des pots à feu, espérant pouvoir se dégager et détacher les crampons pendant que les Turcs éteindraient l'incendie de leur vaisseau. Une vingtaine de plongeurs maltais, armés de longs fers pointus, s'élançèrent à la mer, y plongèrent, et travaillèrent sous l'eau à trouer et à trépaner le vaisseau turc. Les deux autres divisions russes avaient manœuvré pour se porter contre le centre et la gauche de la flotte turque, dont tous les vaisseaux présentaient constamment les travers, et chacune de ces divisions, parvenue à la hauteur où devait commencer son attaque, se tenait à la juste portée de son artillerie, n'osait s'engager plus avant dans ce formidable cercle, et portait la plus grande attention sur l'événement

du combat qui continuait avec fureur entre la capitane et le vaisseau amiral.

La valeur de Hassan, déjà couvert de sang et de blessures, était près de l'emporter sur toute résistance. Le vaisseau russe était jonché de morts. Les Russes, désespérant enfin de détacher les crampons, se jetèrent eux-mêmes dans le vaisseau ennemi. Le feu prit plusieurs fois sur les deux vaisseaux, et l'embrasement fut éteint sans que l'attaque et la défense fussent moins opiniâtres. Les Turcs qui ont à l'arme blanche une intrépidité, une légèreté, une adresse infiniment supérieure à celle de toute autre nation, après neuf quarts d'heure de cette horrible mêlée, étaient enfin près de se rendre maîtres du vaisseau russe. Elphinston, qui suivait de l'œil tous les événements du combat, fier de pouvoir secourir et sauver l'amiral russe, lui envoya les trois chaloupes de sa division : une fut coulée à fond par les canons turcs; deux abordèrent le vaisseau russe, y portèrent des troupes fraîches : et ce renfort ranimant les courages, on parvint à repousser les Turcs, à détacher le vaisseau, et déjà les chaloupes l'emmenaient à la remorque, chargé d'une troupe de Turcs, qui, de vainqueurs devenus presque prisonniers, continuaient à s'y défendre. Mais de ce même côté où ils se défendaient encore et dont ils étaient maîtres, deux felouques turques, également chargées de troupes, étaient prêtes à l'aborder. Hassan, resté sur son vaisseau, et qui voyait avec désespoir sa proie lui échapper, s'élança à la mer, nage vers une de ces chaloupes, et parvenu à y monter, quittant à la hâte ses vêtements mouillés, sans turban, un sabre à la bouche, deux pistolets attachés au cou, il gravit sur le vaisseau russe où le combat recommence avec une nouvelle furie. La force du courant et des voiles ramenant le vaisseau russe vers la côte, il tombe une seconde fois sur la capitane. Gregg, voyant alors son vaisseau aux mains de l'ennemi, monta lui-même aux cordages, mit de sa main le feu aux voiles, et, se jetant aussitôt dans les chaloupes avec Spiritof et une vingtaine d'officiers, abandonna son vaisseau à l'ennemi et aux flammes. Hassan, maître du vaisseau embrasé, aperçut à travers du feu et de la fumée l'évasion des officiers russes. Il vit ce qui restait de leurs soldats et de leurs matelots, dociles encore dans la confusion de la défaite et de l'incendie, n'ajoutant point à la

confusion par de vains efforts pour leur propre salut, et respectant, par une obéissance tout à la fois héroïque et servile, la fuite de leurs officiers. Il considéra la mer couverte de canots de leur escadre, qui s'approchaient pour recueillir ceux qui pourraient encore s'échapper. Hassan, dans sa victoire même, exposé au plus extrême péril, s'arrêta, plein d'étonnement, pour contempler la discipline de ses ennemis : et son admiration, à ce que lui-même a raconté, suspendit un moment le soin de son salut. Aucun ordre pareil ne pouvait exister chez les Turcs. Les plus lâches, dans le combat, s'étaient servis des canots pour fuir : les felouques étaient loin et la capitane non moins embrasée que le vaisseau russe. Il n'avait plus d'autre ressource que de s'élaner une seconde fois à la mer, tout affaibli qu'il était par cinq blessures et par le sang qui en coulait. Un ami lui restait, un Algérien, qui l'avait depuis longtemps accompagné dans tous ses périls et toujours partagé sa fortune. Au moment où ils allaient ensemble s'élaner dans les flots, ils virent étendu sur le pont un esclave espagnol qui avait donné, dans le combat, des preuves du plus grand courage, et qui respirait encore. Hassan arrête son compagnon, lui dit que laisser ce brave homme sur le vaisseau, c'est l'abandonner aux flammes, et que la mer peut le sauver. Ils le prennent, le précipitent avant eux, et la fortune seconde leur pitié. Tous deux s'élancent après lui. Au moment où Hassan prit cette résolution, un Grec, excellent nageur, monté sur un canot russe, le voit de loin, le reconnaît, s'élanche à la mer; mais sa chute et les vagues dérobent un moment à ses yeux celui qu'il voulait saisir; il s'élanche sur un autre Turc, et ces deux malheureux, au milieu des flots, se saisissent à la vue des deux escadres, et se poignent l'un l'autre. Pendant ce temps, Hassan parvint à saisir l'Algérien, qui n'avait aucune blessure; et, nageant vers un débris qui flottait sur l'eau, l'y conduisit, l'y attacha, et le traîna ainsi au rivage.

Les deux vaisseaux embrasés, se détachant par l'effet de l'incendie, voguaient au gré des vents et des vagues. Le vaisseau russe, bien plus enflammé, brûlant avec rapidité, aborda près de terre et sauta le premier. Le vaisseau turc, ne brûlant encore que par le haut, était porté au milieu de la flotte ottomane. Cette flotte épouventée coupa ses câbles, et chaque vaisseau, déployant ses prin-

cipales voiles, suivit la côte. Les deux divisions russes qui se trouvaient aussi sous le vent du vaisseau enflammé n'inquiétèrent point cette fuite, et seulement, à mesure que les vaisseaux turcs, en longeant le rivage, passaient à leur portée, les uns et les autres se canonnaient en désordre et dans l'éloignement. Les vaisseaux turcs, en suivant ainsi la côte, rencontrèrent le petit golfe de Tchémé, et y entrèrent comme dans un asile.

L'armée russe jeta l'ancre à la même place que l'armée turque venait d'abandonner; et apercevant les vaisseaux ennemis amoncelés dans une baie étroite, dont l'entrée se trouvait encore resserrée par un rocher qui s'élevait au milieu des eaux, on conçut l'espérance d'y incendier toute cette flotte.

Hassan, qui s'était fait porter au lieu du danger, représenta au capitain-pacha combien la flotte ottomane était exposée dans cette anse. Mais celui-ci, de plus en plus attaché à sa résolution de ne point combattre, se croyait sous la protection de la petite forteresse de Tchémé et des batteries qu'il faisait établir sur les côtes.... Une fut placée sur le rocher qui rétrécissait l'entrée du golfe. Quatre vaisseaux, placés en travers dans l'intérieur du golfe, couvraient toute la flotte et défendaient le passage. Mais pendant cette même journée, l'escadre russe, parvenue à se réunir, préparait des brûlots pour une expédition plus terrible qu'un combat.

Au milieu de la nuit, ces brûlots s'avancent, soutenus par trois vaisseaux de ligne, une frégate et une bombarde. Un de ces vaisseaux, monté par Gregg, arriva le premier à l'entrée du port, et y resta longtemps exposé au feu de la batterie et des quatre vaisseaux ennemis, faisant de son côté un feu terrible et continu avec des grenades, des boulets rouges, des carcasses, des fusées et de la mitraille. Les deux autres vaisseaux arrivèrent enfin à la même portée et commencèrent un feu semblable, tandis que la bombarde, placée à leur tête, envoyait au loin ses bombes dans l'intérieur du golfe. Pendant ce temps, les deux brûlots approchent, conduits l'un et l'autre par des officiers anglais. L'un, dont le commandant ne put bien faire comprendre ses ordres par les Esclavons et les Grecs qui formaient son équipage, prit feu trop tôt, et brûla inutilement; l'autre s'en éloigna et gagna le front de l'ennemi. Le crampon s'accrocha à quelques grillages d'un des plus

gros vaisseaux turcs ; cinq minutes après , le vaisseau turc fut enflammé , et le feu gagna aussitôt sur les trois autres vaisseaux qui fermaient le port.

Les vaisseaux russes , auxquels on avait envoyé toutes les chaloupes , se retirèrent pour n'être pas exposés quand les vaisseaux ennemis sauteraient en l'air.

L'escadre turque était si resserrée que les vaisseaux se touchaient presque les uns les autres. En peu d'instants , les flammes , poussées par les vents , s'élevèrent , s'étendirent , et offrirent aux yeux des Russes le spectacle de la flotte ennemie embrasée tout entière. Le golfe de Tchesmé ne paraissait qu'un immense globe de feu. De lamentables cris sortaient de cette mer enflammée. La plus grande partie des équipages turcs était descendue à terre dans la journée précédente. Ce qui restait dans les navires se précipite dans la mer et cherche à fuir au rivage ; mais les canons de ces vaisseaux étant chargés , à mesure que la flamme les échauffait , les batteries faisaient feu et foudroyaient la côte. Quand l'embrasement eut gagné les soutes à poudre , d'affreux éclats retentissaient du sein de cette horrible enceinte , et dispersaient au loin des débris , des corps expirants , des troncs mutilés.

Les habitants de Chio , accourus au rivage et tremblant de voir leur ville pillée par les vainqueurs , voyaient distinctement , à la lueur de l'incendie et sur toute la surface de la mer , les différentes scènes de cette horrible catastrophe : les eaux couvertes de malheureux nageant à travers les débris enflammés ; la forteresse de Tchesmé , la ville et une mosquée , bâties en amphithéâtre sur une colline , abîmées de fond en comble , et tous les habitants de cette côte fuyant sur les hauteurs éloignées. On entendait mugir dans l'enfoncement des terres les montagnes et les rochers. Au moment de cette destruction , il y eut un si horrible fracas , que Smyrne , distante de dix lieues , sentit la terre trembler. Athènes , à plus de cinquante lieues d'une mer coupée d'îles , prétend en avoir entendu le bruit ; les vaisseaux russes , quoique assez éloignés , étaient agités comme par les secousses d'une violente tempête. Cet affreux spectacle dura depuis une heure après minuit jusqu'à six heures du matin.

SAINT-LAMBERT.

L'ABENAKI.

Pendant les dernières guerres de l'Amérique , une troupe de sauvages Abenakis défit un détachement anglais ; les vaincus ne purent échapper à des ennemis plus légers qu'eux à la course et acharnés à les poursuivre ; ils furent traités avec une barbarie dont il y a peu d'exemples , même dans ces contrées.

Un jeune officier anglais , pressé par deux sauvages qui l'abordaient la hache levée , n'espérait plus se dérober à la mort. Il songeait seulement à vendre chèrement sa vie. Dans le même temps , un vieux sauvage armé d'un arc s'approche de lui , et se dispose à le percer d'une flèche ; mais , après l'avoir ajusté , tout d'un coup , il abaisse son arc , et court se jeter entre le jeune officier et les deux barbares qui allaient le massacrer. Ceux-ci se retirèrent avec respect.

Le vieillard prit l'Anglais par la main , le rassura par ses caresses et le conduisit à sa cabane , où il le traita toujours avec une douceur qui ne se démentit jamais ; il en fit moins son esclave que son compagnon ; il lui apprit la langue des Abenakis et les arts grossiers en usage chez ces peuples. Ils vivaient fort contents l'un de l'autre. Une seule chose donnait de l'inquiétude au jeune Anglais : quelquefois le vieillard fixait les yeux sur lui et , après l'avoir regardé , il laissait tomber des larmes.

Cependant , au retour du printemps , les sauvages reprirent les armes et se mirent en campagne.

Le vieillard , qui était encore assez robuste pour supporter les fatigues de la guerre , partit avec eux , accompagné de son prisonnier.

Les Abenakis firent une marche de plus de deux cents lieues à